

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET
présentent

UNE UTOPIE MODERNE

H. G. WELLS

Traduction de Henry-D. Davray
et Bronisław Kozakiewicz



Présentation

PHILIPPE ÉTHUIN

Le spécialiste de la science-fiction Joseph Altairac, auteur de l'une des rares monographies francophones sur H. G. Wells¹, qualifie *Une Utopie moderne* d'« ouvrage fondamental ».

Après le recueil d'articles de prospective *Anticipations ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaine*² et les essais *La Découverte de l'avenir*³ et *Mankind in the Making*⁴, H. G. Wells livre ses idées de transformation sociale sous la forme d'un essai romancé.

Avec ses « scientific romances », H. G. Wells a imposé de grands thèmes classiques de la science-fiction : le voyage temporel dans *La Machine à explorer le temps* (1895), les manipulations génétiques dans *L'Île du docteur Moreau* (1896), l'invisibilité dans *L'Homme invisible* (1897), l'invasion extraterrestre dans *La Guerre des Mondes* (1898) ou encore l'exploration spatiale dans *Les Premiers hommes sur la Lune* (1901).

Une Utopie moderne (1905) synthétise toutes les idées politiques, économiques et sociales qui imprègnent la production romanesque d'H. G. Wells. Il projette deux touristes terriens sur un double de notre planète gravitant autour de Sirius. Cette Terre jumelle a mis

1 Joseph Altairac, *Herbert George Wells : parcours d'une œuvre*, collection « Références », n°7, éditions Encrage, 1998.

2 H. G. Wells, *Anticipations of the Reaction of Mechanical and Scientific Progress upon Human Life and Thought*, 1901.

3 H. G. Wells, *The Discovery of the Future*, 1902.

4 H. G. Wells, *Mankind in the Making*, 1903.



en application les principes chers à H. G. Wells : un État mondial gouverne, les femmes sont émancipées, le racisme est refusé, la machine libère l'homme, l'économie est contrôlée. Il décrit une utopie non pas figée au stade ultime de son développement comme celles de ses prédécesseurs, mais capable d'évoluer, de se transformer, de prendre en compte les avancées scientifiques et techniques tout autant que la nature humaine : H. G. Wells souhaite proposer une utopie « cinétique », c'est-à-dire en mouvement continu.

Certes, certains éléments nous semblent aujourd'hui verser dans la dystopie comme le malthusianisme généralisé, le contrôle étatique des mariages et des naissances, l'eugénisme visant à supprimer les maladies et les inadaptations sociales par le contrôle de la reproduction, la mise à l'écart des délinquants et des alcooliques sur des îles réservées, l'instauration d'un système de surveillance généralisée des déplacements de la population ou une structure de la société profondément technocratique.

Pour autant, il prophétise l'avènement d'un État universel, intervenant dans l'économie afin d'assurer un travail à chacun, une économie dirigée dans laquelle l'initiative individuelle est permise (il devine qu'un système purement étatique peut être sclérosant), et où la propriété privée est garantie mais difficilement transmissible (l'héritage étant l'une des causes importantes des inégalités sociales selon H. G. Wells). Il imagine que les femmes accèdent à des responsabilités (en Grande-Bretagne la Women's Social and Political Union a été créée deux ans seulement avant la parution d'*Une Utopie moderne*), qu'elles peuvent être, sous conditions, égales aux hommes (ce qui peut paraître aujourd'hui timide mais Wells est un réformateur et non un révolutionnaire). Il projette que l'on se dirige à terme vers une « synthèse universelle des races » – soulignant que les différences entre humains sont plus culturelles que génétiques – et qu'un métissage de l'humanité général est profitable.

Si dans *La Machine à explorer le temps*, H. G. Wells montre ce à quoi condamne la société capitaliste c'est-à-dire, la dégénérescence



de l'Humanité, avec *Une Utopie moderne* il envisage ce que le monde pourrait être, non pas dans un esprit de système définitif ni comme modèle indépassable, mais pour permettre à d'autres de poursuivre le chemin entamé, concluant par ces mots : « Il y aura des Utopies en grand nombre. Chaque génération se fera une version nouvelle de l'Utopie, un peu plus complète, certaine et réelle, avec ses problèmes se rapprochant de plus en plus de ceux de la Chose en Action. Et enfin, quittant le domaine des rêves, les Utopies en viendront à se dessiner en projets d'exécution, et l'humanité entière façonnera l'État Mondial définitif, l'État Mondial juste et beau, vaste et fécond, qui ne sera plus une Utopie, puisqu'il sera notre monde. À coup sûr, cela viendra... »

Tel est l'espoir de l'un des fondateurs de la science-fiction, romancier, réformateur et utopiste.



UNE UTOPIE
MODERNE

—

H. G. WELLS

NOTE POUR LE LECTEUR

Le présent volume, selon toute probabilité, termine la série d'écrits, dont, sans tenir compte de certains essais disparates, mes *Anticipations* furent le début.

Selon mon intention première, les *Anticipations* devaient être la seule excursion que je voulusse me permettre en dehors de mon art ou métier habituel, — appelez cela comme vous voudrez. J'ai rédigé ces dissertations afin de mettre, pour mon usage particulier, quelque clarté dans d'innombrables questions sociales et politiques, questions que je ne pouvais éviter d'aborder au cours de mes travaux, navré de les effleurer seulement d'une façon stupidement fortuite, d'autant plus que personne, si j'étais bien informé, ne les avait traitées de manière à satisfaire mes exigences. Cependant, mes *Anticipations* ne remplirent pas exactement le but que je m'étais proposé ; elles n'épuisèrent pas le sujet. Mes facultés cérébrales sont hésitantes et lentes, et, au sortir de mon entreprise, je m'aperçus que j'avais encore à exposer et à résoudre la plupart de ces questions.

Aussi, essayai-je, dans *Mankind in the Making* (*L'Humanité en Formation*), de passer en revue l'organisation sociale, de l'envisager cette fois comme un processus éducatif et non pas comme une chose comportant un avenir historique. Si, au point de vue littéraire, cet ouvrage est moins satisfaisant que le premier (et c'est mon avis), mes maladresses ont été, je pense, plus instructives, pour ce qui me concerne tout au moins. Je me risquai sur divers sujets avec une franchise plus grande que dans *Anticipations*, et si, à l'issue de ce second effort, j'avais perpétré un bon nombre de pages assez mal composées, mes opinions s'étaient considérablement développées



et fixées. Sur bien des sujets, je m'étais enfin formé une certitude personnelle, sur laquelle je sais que je m'appuierai désormais.

Dans le présent ouvrage, j'ai tenté de solutionner divers problèmes négligés ou seulement posés dans les volumes précédents, de corriger quelques points de détail, et de tracer le tableau général d'une Utopie qui, au cours de ces spéculations, s'est dessinée dans mon esprit comme un état de choses à la fois possible et plus désirable que le Monde dans lequel je vis. Mais ce livre m'a ramené au style imaginatif. Dans les deux précédents, l'organisation sociale fut traitée d'une façon purement objectivée ; ici, mes ambitions ont été un peu plus vastes et un peu plus profondes en ce que j'ai essayé de dépeindre non pas simplement un idéal, mais un idéal réagissant sur deux personnalités, en outre, comme cette œuvre sera sans doute la dernière de ce genre que je publierai, j'y ai inclus, du mieux que j'ai pu, le scepticisme métaphysique et hérétique sur lequel repose toute ma pensée, et j'y ai adjoint certains commentaires critiques sur les méthodes habituelles de la science économique et sociologique.

Ces derniers mots, je le sais, n'attireront guère le lecteur volage. J'ai fait tous mes efforts pour rendre ce livre, dans son ensemble, aussi clair et aussi attrayant que le permet la matière dont il traite. Je veux qu'il agrée au plus grand nombre possible de lecteurs, mais je ne saurais promettre qu'irritation et dépit à celui qui se proposerait de jeter un coup d'œil, par-ci par-là, dans ces pages, pour s'assurer si nous sommes d'accord, qui commencerait ce volume par le milieu, ou qui n'apporterait pas à cette lecture une attention constamment en alerte. Si vous n'éprouvez déjà quelque curiosité éclairée pour les questions sociales et politiques, si vous n'êtes pas accoutumé déjà à peser et à examiner vos idées et vos opinions, vous ne prendrez, ici, ni intérêt ni plaisir. Si vous avez, sur de tels problèmes, des « convictions toutes faites », vous perdrez votre temps en lisant ces chapitres. Et si même vous êtes plein d'entrain et de bonne volonté, il vous faudra marquer quelque patience à l'égard de la méthode particulière que j'ai cette fois adoptée.



Cette méthode assume « un air de raccroc », mais elle n'est pas aussi capricieuse qu'elle le paraît. À présent même que le livre est terminé, elle me semble le meilleur moyen de parvenir à une sorte de lucidité vague, qui est le but que j'eus toujours en vue pour ce genre de sujet. J'ai tracé diverses ébauches d'un ouvrage utopique avant de m'arrêter à celle-ci. Tout d'abord, j'ai rejeté la forme de l'essai argumentatif, bien qu'elle séduise d'emblée ce qu'on dénomme le lecteur « sérieux », qui n'est souvent rien de plus que le parasite intolérablement solennel des grandes questions. Il aime que tout soit tracé en lignes épaisses et dures, noir sur blanc, que tout soit résolu par oui ou par non, parce qu'il n'imagine pas quelle quantité de choses il est impossible d'exposer de cette façon. Il refuse son attention à tout ce qui offre la moindre déviation, la moindre irrégularité, à tout ce qui révèle l'illimitable, à tout ce qui laisse soupçonner quelque trace d'humour ou de malice, à tout ce qui est exposé avec quelque complexité. Il semble mentalement édifié sur cette inébranlable assurance que l'esprit Créateur ne sait pas compter plus loin que deux et qu'il procède seulement par alternatives. Je n'ai pas un instant songé à plaire ici à ce genre de lecteurs, car, même si je leur présentais mes cristaux tricliniques pour des systèmes de cubes... Non, vraiment, ce serait en pure perte !

Ayant donc renoncé à la forme de l'essai du genre sérieux, je passai plusieurs mois à chercher en tâtonnant le plan de mon livre. J'essayai la méthode connue d'envisager les questions à des points de vue divergents, méthode qui m'a toujours attiré, sans que j'aie jamais réussi à m'en servir, et qui donne le roman à controverse, avec l'ancienne forme du dialogue développée à la manière de Peacock, et à celle de M. Mallock, aussi. Mais, il eût fallu m'encombrer de personnages superflus et compliquer inutilement l'intrigue. Ensuite, je songeai à une forme rappelant la double personnalité du Johnson de Boswell, une sorte de monologue avec son commentaire : c'était plus près de ce que je cherchais, mais sans y répondre encore précisément. Le lecteur expérimenté constatera que si certains éléments métaphysiques et spéculatifs avaient été omis, et si les incidents avaient été développés, ce livre aurait évidemment été réduit aux



dimensions d'un simple récit. Mais je ne tenais pas, en cette occasion, à élaguer autant. Je ne vois pas pourquoi je me bornerais à alimenter complaisamment l'appétit vulgaire pour les histoires plus ou moins fantastiques ou romanesques. Bref, j'ai fini par produire ce livre tel qu'il est. Et je donne ces explications pour faire comprendre clairement au lecteur que, quelque bizarre qu'apparaisse mon œuvre au premier examen, elle est le résultat d'un effort laborieux et réfléchi, et qu'elle fut conçue pour être telle. D'un bout à l'autre, j'ai tissé une sorte d'étoffe bigarrée, de la soie gorge-de-pigeon, aux reflets changeants, en mélangeant la discussion philosophique à la narration imaginative.



LE POSSESSEUR DE LA VOIX

Il y a des ouvrages, et celui-ci en est un, qu'il vaut mieux commencer par un portrait de l'auteur et pour obvier à une méprise bien naturelle, c'est le seul parti à prendre. D'un bout à l'autre de ces pages tinte une voie, une note distincte et personnelle, une note qui tend parfois à devenir stridente, et tout ce qui n'est pas, comme ce préambule, en italiques, est proféré par une Voix. Or cette Voix, et c'est là la singularité du cas, ne doit pas être considérée comme la voix de l'auteur de ce livre. Débarrassez-vous de toute préconception à ce propos et représentez-vous le Possesseur de la Voix comme un individu replet et pâlot, de taille et d'âge au-dessous de la moyenne avec des yeux bleus comme en ont beaucoup d'Irlandais, des mouvements agiles, une légère calvitie en tonsure que couvrirait une pièce d'un penny. Son front est convexe. Ainsi que la plupart d'entre nous, il se courbe et bombe les épaules, mais, pour tout le reste, il se comporte aussi vaillamment qu'un moineau franc. À l'occasion, la main s'écarte dans un geste hésitant qui souligne une phrase. Sa voix, qui sera désormais notre truchement, a un timbre déplaisant de ténor et devient par instants agressive. Ceci convenu, imaginez-vous l'individu assis devant une table et lisant le manuscrit d'une dissertation sur les Utopies, un manuscrit qu'il tient dans ses deux mains un peu bouffies vers les poignets. C'est dans cette attitude qu'on le trouve au lever du rideau. Et, si les procédés surannés de ce genre littéraire finissent par prévaloir, vous ferez avec lui de curieuses et intéressantes expériences. De temps à autre vous le verrez retourner à sa petite table, son manuscrit à la main, et reprendre consciencieusement ses ratiocinations concernant l'Utopie. La récréation qu'on vous offre ici n'est donc ni le drame savamment ourdi de l'œuvre d'imagination que vous avez accoutumé de lire, ni le sentencieux débit de la conférence que vous avez accoutumé d'éviter, elle est un composé hybride de ces deux formes. Si vous vous figurez



le Possesseur de la Voix sur une estrade, assis un peu nerveusement, un peu modestement, devant une table, avec un verre d'eau et autres accessoires, et si vous consentez à voir simplement en moi le fâcheux président qui insiste avec une impitoyable cruauté sur l'importance des « quelques mots » d'introduction qu'il doit dire avant de disparaître dans les coulisses ; si, en outre, vous supposez, derrière notre ami, un rideau sur lequel apparaîtront par intermittence des scènes animées ; et si, finalement, vous admettez que son sujet soit la relation des aventures de son âme au milieu des recherches utopiques, vous serez prêt à surmonter quelques-unes, au moins, des difficultés de cet ouvrage sans grand mérite peut-être mais assez original.

En face de l'écrivain ici présenté, se trouve un personnage terrestre qui ne parvient à affirmer sa personnalité qu'après une complication préalable que le lecteur voudra bien accepter. Ce personnage est mentionné sous la dénomination de « botaniste » et il est plus maigre, plus grand, plus grave que l'autre et beaucoup moins loquace. Il est blond clair, avec des yeux gris, un visage terne, d'une beauté malin-gre. Vous le soupçonneriez de dyspepsie, et le soupçon serait justifié. Les hommes appartenant à ce type, remarque le président dans un développement indiscret, sont chimériques avec une ombre de mesquinerie ; ils cherchent à dissimuler et à formuler à la fois leurs désirs sensuels sous des sentimentalités exagérées ; ils se créent des tracas et des déboires prodigieux avec les femmes, et le nôtre en eut sa part. On vous les racontera, car ils forment la caractéristique de son espèce. Jamais il ne prend en personne la parole dans ce livre : la Voix que vous entendrez est toujours celle de l'autre, mais par les apartés et les intonations vous saisirez beaucoup de la matière et quelque chose de la manière des interpolations du botaniste.

Cette esquisse est nécessaire pour présenter les explorateurs de l'Utopie moderne, arrière-plan devant lequel pirouetteront les deux enquêteurs. Un spectacle cinématographique, telle est la comparaison à retenir. Nos deux personnages se trémousseront dans le cercle projeté par une lanterne assez défectueuse : parfois l'appareil n'est plus au point et c'est alors une image brouillée et confuse, mais par instants il parvient à produire sur l'écran une silhouette, animée et passagère, de l'état de choses utopique. Quelquefois, l'image s'obscurcit entièrement,



la Voix épilogue et discute, les lumières de la rampe reparaissent... Vous voici en train d'écouter les élucubrations du petit homme replet. Le rideau s'est levé.



CHAPITRE PREMIER

Considérations topographiques

LES DIFFÉRENCES ENTRE L'UTOPIE MODERNE ET LES UTOPIES ANCIENNES. — LES UTOPIES STATIQUES ET L'UTOPIE CINÉTIQUE. — INSUFFISANCES DES ANCIENNES UTOPIES. — NÉCESSITÉ D'UN PLAN ÉTENDU. — L'UTOPIE, ÉTAT MONDIAL. — LA PLANÈTE UTOPIE. — LA DESCENTE DES ALPES. — UNE LANGUE UNIQUE. — COLLABORATION AVEC L'ESPRIT CRÉATEUR. — CRITIQUE DES LANGUES UNIVERSELLES. — IDENTITÉ ET DIVERGENCES DES DEUX PLANÈTES. — LES CHAGRINS DU BOTANISTE.

§1

L'Utopie nouvelle qu'ébauche un rêveur moderne doit inévitablement différer, en un aspect essentiel, des Nulle-Part et des Utopies que les hommes ont échafaudées avant que Darwin eût accéléré la pensée du monde. Ces États imaginaires étaient parfaits et statiques, avec un équilibre de bonheur conquis à jamais sur les forces d'agitation et de désordre qui sont inhérentes aux choses humaines. On contemplait une simple et saine génération jouissant des fruits de la Terre dans une atmosphère de vertu et de félicité et que devaient suivre d'autres générations vertueuses, heureuses, entièrement similaires, jusqu'à ce que les dieux se fussent lassés. Tout changement et tout développement étaient contenus à jamais derrière d'inébranlables digues.

L'Utopie moderne doit être non pas statique, mais cinétique ; elle ne peut pas prendre une forme immuable, mais elle doit nous apparaître comme une phase transitoire à laquelle succéderont une



longue suite de phases qui la transformeront sans cesse. De nos jours nous ne résistons pas au grand courant des choses et nous ne l'enrayons pas, nous nous laissons plutôt porter par lui. Nous ne bâtissons plus de citadelles, mais des vaisseaux qui évoluent continuellement. Au lieu d'une organisation méthodique de citoyens jouissant d'une égalité de bonheur garantie et assurée à eux et à leurs enfants jusqu'à la consommation des siècles, il nous faut établir « un compromis simple et élastique, dans lequel perpétuellement une succession d'individualités nouvelles tendent le plus efficacement vers un développement compréhensif et progressif ». Telle est la différence première et la plus générale qui doit exister entre une Utopie basée sur des conceptions modernes et toutes les Utopies qui furent écrites dans les temps révolus.

Notre tâche ici est d'être Utopien, d'animer, de rendre croyable, si nous le pouvons, une facette d'abord, puis une autre d'un monde imaginaire complet et heureux. Notre intention arrêtée est de montrer des choses non pas, en vérité, irréalisables, mais très certainement déconcertantes, en grim pant à toutes les échelles qui se dressent entre aujourd'hui et demain. Nous allons, pendant un moment, tourner le dos à l'obsédant examen de ce qui est et porter nos regards vers l'air plus libre, les espaces plus vastes de ce qui peut être, vers la conception d'un État ou d'une cité « qui en vaille la peine », vers la projection, sur l'écran de nos imaginations, du tableau d'une vie possible hypothétiquement et valant plus que la nôtre la peine d'être vécue. Telle est notre œuvre présente. Nous commencerons par émettre certaines propositions primordiales nécessaires, après quoi nous partirons explorer l'espèce de monde que ces propositions nous donnent...

C'est sans doute une entreprise optimiste. Mais il est bon d'être un instant délivré de la note critique qui devra se faire entendre quand nous discuterons nos imperfections actuelles ; il est bon de nous dégager des difficultés pratiques et de l'enchevêtrement des procédés et des moyens. Il est bon de s'arrêter au bord du sentier, de poser sac à terre, de s'éponger le front et de parler un peu des pentes supérieures de la montagne que nous voudrions escalader et que les arbres nous empêchent de voir.



Il n'y aura ici aucune recherche de système ni de méthode. C'est un divertissement de vacances que nous prendrons loin des politiques, des agitations et des programmes. Mais pourtant nous devons nous imposer certaines limitations. Si nous étions libres de divaguer sans entraves, nous suivrions, je crois, William Morris vers sa Nulle Part, nous changerions à la fois la nature de l'homme et la nature des choses ; nous ferions la race entière sage, tolérante, noble, parfaite ; nous acclamerions une anarchie splendide, chacun faisant ce qu'il lui plaît et nul ne se plaisant au mal, dans un monde essentiellement bon, aussi parfait et aussi ensoleillé que le Paradis avant la chute. Mais cet âge d'or, ce monde idéal est hors des conditions du temps et de l'espace. Dans le temps et dans l'espace, l'universelle Volonté de vivre soutient éternellement une perpétuité d'agressions.

Notre projet est basé sur un plan plus pratique au moins. Nous nous restreindrons d'abord aux limitations de la possibilité humaine telles que nous les connaissons aujourd'hui ; puis, nous aborderons toute l'inhumanité, toute l'insubordination de la nature. Nous ébaucherons notre État universel avec des saisons variables, des catastrophes soudaines, des maladies, des bêtes et des vermines hostiles, avec des hommes et des femmes aux passions, aux instabilités d'humeur et de désir semblables aux nôtres. En outre, nous accepterons ce monde de conflits, nous n'affecterons envers lui aucune attitude de renoncement, nous l'affronterons sans esprit ascétique, mais selon l'humeur des peuples occidentaux dont le but est de survivre et de triompher. Tout cela, nous l'adopterons à l'exemple de ceux qui ne s'occupent pas d'Utopies, mais de notre monde tel qu'il est à présent.

Cependant, selon les meilleurs précédents, nous prendrons certaines libertés avec les faits existants. Nous assumerons que le ton de la pensée pourra être entièrement différent de ce qu'il est dans le monde actuel. Nous nous permettrons un libre maniement du conflit mental de la vie, dans les limites des possibilités de l'esprit humain tel que nous le connaissons. Nous nous accorderons la même permission avec tout l'organisme social que l'homme a, pour ainsi dire, fabriqué pour son usage : les maisons, les routes, les vêtements, les canaux, la machinerie, les lois, les frontières, les conventions et



les traditions, les écoles, la littérature, les organisations religieuses, les croyances, les mœurs, tout ce que l'homme, en fait, a le pouvoir de transformer. Telle est, à vrai dire, l'hypothèse capitale de toutes les spéculations utopiques anciennes ou nouvelles ; la République et les Lois de Platon, l'*Utopie* de Sir Thomas More, l'*Altruria* implicite de Howells, la Boston future de Bellamy, la grande République Occidentale de Comte, la *Contrée Libre* de Hertzka, l'*Icarie* de Cabet et la *Cité du Soleil* de Campanella sont échafaudées, comme nous échafauderons notre Utopie, sur cette hypothèse de la complète émancipation d'une communauté d'hommes affranchis de la tradition, des habitudes, des liens légaux et de cette servitude plus subtile qu'implique toute possession. Une grande part de la valeur essentielle de ces spéculations réside en cette hypothèse d'émancipation, en ce respect de la liberté humaine, dans ce perpétuel besoin de notre nature d'échapper à soi-même, dans cette faculté de résister à la causalité du passé, d'entreprendre, de persister et de vaincre.

§2

Il y a aussi certaines limitations artistiques très définies.

Inévitablement, les spéculations utopiques paraissent quelque peu arides et ténues. Leur défaut commun est d'être en général inertes. Ce qui est le sang, la chaleur, la réalité de la vie en est totalement absent : pas d'individualités, mais des individus généralisés. Dans presque toutes les Utopies, excepté peut-être les *Nouvelles de Nulle Part*, de William Morris, on voit des édifices magnifiques, mais sans originalité, des cultures parfaites et symétriques, et une multitude de gens sains, heureux, superbement vêtus, mais sans aucun caractère distinctif personnel. Trop souvent l'image évoquée ressemble à la « clef » d'un de ces grands tableaux, représentant des couronnements, des mariages royaux, des parlements, des conférences, des assemblées, et qui furent si populaires sous le règne de Victoria ; dans cette « clef », chaque personnage est muni, au lieu d'un visage, d'un ovale où est inscrit lisiblement un numéro renvoyant à son nom sur une liste ad hoc. Ces rangées d'ovales nous

